

Chapitre cinq : Les Vieux-Monts

Les gens l'appelaient le village, mais un demi-siècle plus tôt, cette ancienne bourgade accueillait encore quelques milliers d'habitants. Quatre décennies n'avaient pas suffi à effacer les traces de cette civilisation exubérante. Telles des verrues, des barres d'immeubles s'imposaient à la vue de tous dès la périphérie. La végétation y avait malgré tout reconquis le moindre interstice dans le bitume ou le béton. Ces amas de logements semblaient figés dans leur cafardeuse grisaille originelle, offrant des façades délavées et faméliques, si tristes qu'on ne pouvait imaginer qu'elles eussent été un jour, un lieu de vie pour des êtres humains.

Aurel méprisait évidemment ces concepts d'uniformisation ou de standardisation de l'humain qui s'étaient imposés jusque dans l'esprit des architectes. Ces vestiges monstrueux illustraient aisément l'intelligence assez singulière de l'époque et une conduite qui paraîtrait aujourd'hui totalement incohérente. Ces masses de béton symbolisaient à ses yeux une condition humaine entendue par une classe particulière qui pourtant n'aurait jamais osé vivre agglomérée de la sorte.

Ces empilements de logements restaient abandonnés et livrés aux éléments. Fort heureusement, des précautions avaient été prises pour éviter les dangers d'effondrement, tous les accès avaient été murés. Seuls les pigeons, les rongeurs et quelques chats en avaient fait leur habitat privilégié. Aurel et Many traversèrent ensuite un quartier lui aussi à l'abandon. Une grande partie avait été incendiée pendant la crise.

Certaines maisons, cependant restées accessibles, servaient pour le stockage des matériaux récupérés, le reste croulait sous la végétation ou s'était en partie effondré. Quelques pignons s'élevaient toujours comme pour défier la physique ou les éléments. Les rues avaient été dégagées de tous les véhicules et découpaient ce no mans land en petites parcelles de friches.

Seules quelques personnes les empruntaient pour entretenir au cœur de cette jachère urbaine, un bon nombre de potagers et de petits vergers qui tiraient avantage et protection de ces murs désœuvrés. On y pratiquait même l'élevage de volailles.

Bien que le cœur historique du village soit la partie la plus habitée, c'est du côté de la rivière que l'on s'animait le plus. L'écheveau urbain semblait toujours conduire à cette place dont le dessin en demie lune avait été naturellement tracé par un méandre de la Glane.

Un large viaduc à voûtes en pierre, vieux de plusieurs siècles, enjambait la rivière au beau milieu de cette courbe et donnait l'impression d'avoir guidé l'édification de cette bourgade comme son point de départ.

Sur la rive droite, un quai s'étalait sur une centaine de mètres de part et d'autre du vieux pont. On imaginait facilement des chalands accostant là pour débarquer tout un tas de matériaux et de marchandises. Ce devait être le quartier le plus industriel au XVIII^e siècle. À droite, les murs d'un ancien moulin se reflétaient dans la rivière.

Autrefois conservé à usage de musée, celui-ci avait désormais retrouvé son noble office en tant que source d'énergie pour les activités locales. Le bâtiment avoisinant, tout en longueur, avait été jadis rempli de bureaux administratifs. Il avait fallu peu de temps aux Zadlandais pour lui redonner sa fonction de corderie. Encore en annexe du moulin, se trouvait l'ancien atelier de filature où l'on concentrait aujourd'hui tous les appareils nécessaires à la réalisation ou au recyclage de vêtements. Un peu plus loin, la bibliothèque, survivante malgré la numérisation du livre effrontément encouragée au début du siècle.

Épargnée par les incendies, elle recelait encore un grand nombre d'œuvres littéraires et de documents historiques qu'on trouvait difficilement ailleurs. Elle débordait littéralement de tout ce qui avait pu être partout récupéré et sauvegardé. Elle concentrait aussi de véritables trésors audiovisuels et numériques. C'était une vaste et très ancienne bâtisse qu'on disait avoir été autrefois un monastère ou un couvent. Elle possédait de nombreuses salles utilisées pour les réunions de la communauté et le plus souvent dédiées aux études et chacun venait y choisir son instruction.

Pour l'avoir fréquemment arpentée, Aurel en connaissait chaque recoin. Il avait une préférence pour le patio situé à l'arrière où par beau temps, il assurait ses conférences.

Sur la place du vieux-pont et faisant face au moulin, l'auberge affichait sans modestie les trois étages de sa façade d'ancien hôtel particulier. L'immeuble s'appuyait sur d'anciennes halles qui se prolongeaient perpendiculairement par un long préau couvrant une partie de la place. La partie intérieure des halles servait d'écurie particulièrement appréciée des voyageurs. L'autre, plus ouverte, abritait à l'occasion les banquets ou le marché d'échanges, particulièrement animé quand les Migrateurs arrivaient avec leurs caravanes.

La taille de cette place suffisait amplement pour accueillir fréquemment des festivités au cours de l'année. La fête du printemps, celle des foins, la foire d'automne, parfois les tréteaux d'une compagnie de spectacle itinérante, tout cela en faisait le lieu préféré de toute la communauté.

Un ensemble étonnant de façades singulières que la patine du temps avait méticuleusement assorties, enveloppait cette place en un tout harmonieux que le vieux pont semblait diriger.

Héritage d'époques où chaque génération avait imprimé son identité, le lieu revivait comme l'expression eurythmique d'une humanité retrouvée.

Aurel et Many arrivèrent depuis l'avenue principale qui prolongeait l'axe médian de la place depuis le pont.

La silhouette herculéenne de Many n'échappa pas à quelques gamins installés sous les platanes au bord de la rivière pour suivre un cours de lecture avec Gaëlle l'aubergiste. Ils lui firent signe de la main et se réjouirent à l'idée d'assister probablement à l'un de ses spectacles consacrés aux plus petits.

Many leur répondit en plaçant son index sur ses lèvres, les invitant à fixer leur attention sur la maîtresse qui s'interrompit à son tour en se retournant, curieuse de découvrir l'objet de cette distraction. Quand elle l'aperçut, elle gratifia le perturbateur d'un doux sourire accompagné d'un clin d'œil mutin.

Aurel remarqua l'érubescence envahir le visage de Many qui fixait toutefois la pointe de ses chaussures comme pour retrouver son pas ou garder une attitude distante. Aurel connaissait ce garçon depuis qu'il était marmot, il en savait beaucoup sur ses affinités, son caractère ; ils se parlaient beaucoup, mais sa vie amoureuse restait un mystère. Il avait bientôt trente-trois ans et on ne lui connaissait aucune véritable idylle.

Peut-être tenait-il cela de sa mère Daphnie, toute aussi mystérieuse.

Many n'abordait jamais le sujet d'une relation amoureuse, ni même aucun mot sur celle de sa mère avec Aurel. Ces derniers gardaient assidûment ce jardin secret et personne, sinon parfois l'humour désopilant de Jonas, n'osait se hasarder à dénaturer leur intime réserve.

Tout comme Daphnie tenait à la clandestinité de sa relation avec Aurel, Many restait extrêmement discret.

Nul doute cependant que Gaëlle avait une sympathie particulière pour ce jeune homme et, qui sait, serait-elle parvenue à briser la glace pour lui adjuger ce regard affectueux et quelque peu malicieux ? Cette forme de pudeur ne s'appliquait pas seulement à Many. Aurel avait déjà remarqué, et surtout chez les garçons, une timidité qu'il cherchait encore à s'expliquer.

Cette jeunesse ne ressemblait pas à celle d'antan qui avait fait du flirt, de la drague, son sport favori.

Une pratique jadis souvent bien affichée, assortie d'une vanité facétieuse parfois excessive, accompagnée voire soutenue par un commerce de la coquetterie, de la mode, très profitable à l'économie d'alors.

Aurel soupçonnait que ce système fondé sur la surconsommation avait été aussi à l'origine de comportements et de mœurs plus débridées à l'époque.

Aujourd'hui, à défaut de ce marketing de la séduction, les jeunes Zadlandais revenaient à plus de réserves et de discrétion, sans pour autant en faire un tabou, offrant ainsi à leur relation amoureuse un caractère plus intimiste et sûrement bien plus romantique.

— Holà les copains ! s'écria un grand gaillard sur le seuil de l'auberge.

— Salut Jonas !

— T'as eu mon message ? Faut qu'on passe à la biblio... Vous prendrez bien un verre en attendant, je fais le service pendant que la patronne donne ses cours !

— Ce n'est pas de refus, approuva Many.

— On se colle en terrasse, je vous amène tout ça !

Jonas s'engouffra à l'intérieur tandis que les deux marcheurs s'installaient, soulagés de pouvoir se poser enfin.

L'attelage canin de Jonas attendait juste à côté à l'ombre d'un des platanes de la place et chaque fois qu'il apparaissait, ses chiens remuaient, certains jappaient timidement d'autres tressautaient d'impatience.

— Ah mes doudous, je vous remets à boire ! leur fit-il après avoir ramené une carafe de frênette¹ et trois grands verres sur la table.

Jonas avait un physique facile à reconnaître, même de loin ou au milieu de la foule. Grand et sec, toujours en mouvement, une tignasse châtaine tirant sur le roux, et des cheveux si raides que des épis tenaient en l'air comme des crêtes qu'il rabattait souvent quand il ne les modelait pas machinalement dans tous les sens.

1 ou cidre de frêne, boisson fermentée préparée à base de feuilles de frêne.

Sa barbichette s'enjolivait d'une petite tresse qui lui allongeait le visage. Les pattes d'oies à l'angle extérieur de ses yeux dénotaient un tempérament toujours rieur et primesautier. Il avait le regard doux et avenant des grands généreux. Malgré son aspect filiforme, on devinait sans mal sous son marcel étriqué, une découpe pectorale et une sangle abdominale impressionnantes pour un quinquagénaire.

— Alors comme ça, la Nov nous envoie un message ? commença Aurel

— Oui ! Quelle surprise ! Faut que tu y jettes un œil, des fois que je n'y entrave que dalle. Mais en gros, ils nous demandent une autorisation pour un reportage.

— Un reportage ?

— Ben ouais ! Faut voir avec Sylfen qui a plus l'habitude de traîner sur le terminal, il m'a dit que c'était pour un truc blob !

— Un blog, le reprit Aurel.

— Ouais, un reportage pour un blog.

— Mais qui demande ?

— Ben c'est là que ça étonne ! C'est carrément une demande du gouvernement de Novlande !

— OK ! Je me souviens de ce que c'est un blog, mais quel rapport avec le gouvernement de la Nov.

— Ben ch'ais pas, c'est à toi de voir ! Sylfen est là-bas, il te montrera le message.

— En principe, ce réseau de communication n'est pas connu du gouvernement de la Nov, s'étonna Aurel.

— Le message a été retransmis, ce n'est pas comme qui dirait un document officiel. Mais tu demanderas à Sylfen, il saura te le dire.